

Vendredi 27 juillet 1956

(Voir aussi Mauriac à propos de Kafka – 1)

Ce Juif est un prophète : tout ce qui devait advenir dix ans plus tard, du fait de Hitler, contre son peuple, il le souffre, il le sent, il le voit, ses livres le décrivent. Il se cogne déjà aux parois d'un corridor interminable. La femme qu'il aime, Milena Jesenská Pollak, devait finir misérablement à Ravensbrück, selon les lois de l'univers que son jeune amant avait pressenti et décrit vingt-quatre années plus tôt.

La tuberculose qui le ronge dans un sombre bureau de compagnie d'assurances, ou dans sa chambre, au centre d'une maison de famille où il vit méconnu, écrasé par un père solennel, imperturbable bourreau, vêtu de la redingote, coiffé du chapeau haut de forme d'un exécutif des hautes œuvres, la tuberculose n'est que le plus anodin des vautours qui le dévorent. Si horrible que soit sa prison, le dehors est pire pour lui, il préfère n'en pas sortir. « J'ai été envoyé comme la colombe de la Bible, je n'ai rien trouvé de vert, je rentre dans l'arche obscure. »

Que j'aime qu'il réponde à cette question de Gustav Janouch : « Et le Christ ? » « Il est un abîme de lumière devant lequel on doit fermer les yeux pour ne pas s'y précipiter. » Il ajoutait : « Je m'efforce d'être véritablement celui qui attend la grâce. J'attends et je regarde. Peut-être viendra-t-elle, peut-être ne viendra-t-elle pas. Peut-être cette attente tranquille et parfois inquiète est-elle l'annonciatrice de la grâce, ou la grâce elle-même. »

François Mauriac, *Le bloc-notes*, tome I, 1952-1957

Remarques

1-5

Revoir les verbes de modalité (sens, emploi), en particulier *sollen*. Il est important de maîtriser l'emploi de ces verbes. À propos de *sollen*, voir Duden : *drückt etwas (von einem früheren Zeitpunkt aus gesehen) in der Zukunft Liegendes durch eine Form der Vergangenheit aus; jemandem beschieden sein. Beispiel: er sollte seine Heimat nicht wiedersehen.*

✚ *Advenir contre* n'est pas stylistiquement très heureux, mais comme toujours, nous avons à traduire du sens. On peut se contenter d'un verbe neutre et passe-partout. Si l'on

veut vraiment donner priorité à l'idée contenue dans *contre*, il faudra trouver un verbe compatible, par exemple, avec l'idée qu'une action est entreprise contre quelqu'un.

✚ Quelle est l'idée contenue dans *se cogner* ? En cas de panne pour le verbe, on peut songer à l'idée d'obstacle et d'étroitesse : comme toujours, même si c'est inexact, c'est mieux qu'un « trou », et ce n'est pas un non-sens.

✚ Milena Jesenská est morte à Ravensbrück le 17 mai 1944.

6-12

✚ Sens de *ronger* : si l'on ne trouve pas mieux, on peut se contenter d'une idée proche (tout vaut mieux qu'un « trou »), par exemple l'idée de souffrir d'une maladie. On perd l'image, certes, mais on traduit, tout en évitant l'absurdité. Rappelons au passage la double construction du verbe *leiden* (*litt, gelitten*) : **an** einer Krankheit *leiden* / **unter** dem Klima *leiden*.

✚ Ne jouons pas aux devinettes : Kafka a d'abord travaillé pour les Assicurazioni Generali, de 1907 à 1908, date à laquelle il entre à l'Arbeiter-Unfall-Versicherungsanstalt.

✚ Mauriac donne ici à l'expression *maison de famille* un sens qui n'est pas le sens habituel. Il ne s'agit pas d'une maison qui appartient ou a toujours appartenu à l'ensemble d'une famille, et dans laquelle – cliché bien connu au cinéma – tout le monde se retrouve le temps des vacances pour un séjour plus ou moins idyllique. Ici, la *maison de famille*, c'est simplement l'endroit (un appartement) que Kafka partage avec sa famille.

✚ Le fonctionnement spécifique du français permet d'ajouter des précisions concernant Kafka (*où il vit méconnu, écrasé...*), et d'enchaîner sur l'évocation détaillée du père (*écrasé par un père...*), avant de renouer avec le rôle de la maladie (*la tuberculose n'est plus que...*). C'est le moment de trouver la cheville qui pourra relancer la phrase sans mettre à mal les exigences de l'allemand. C'est aussi le moment de faire ses comptes, de s'assurer que l'on n'a rien oublié au bord du chemin et que les différentes informations se trouvent bien, grammaticalement, à la place qui leur revient.

✚ *Écrasé, vêtu, coiffé* : il n'y a pas correspondance systématique entre le participe passé français et le participe II allemand. Avant de faire un choix et de s'engager dans la traduction, il est indispensable de s'interroger d'une part sur la valeur, la fonction du participe passé dans la situation à laquelle on se trouve confronté, d'autre part sur les ressources de la langue d'arrivée pour restituer le message.

✚ L'évocation du bourreau en relation avec le père de Kafka peut faire penser (entre autres) à cet épisode raconté par Kafka lui-même :

Direkt erinnere ich mich nur an einen Vorfall aus den ersten Jahren. Du erinnerst Dich vielleicht auch daran. Ich winselte einmal in der Nacht immerfort um Wasser, gewiß nicht aus Durst, sondern wahrscheinlich teils um zu ärgern, teils um mich zu unterhalten. Nachdem einige starke Drohungen nicht geholfen hatten, nahmst Du mich aus dem Bett, trugst mich auf die Pawlatsche und ließest mich dort allein vor der geschlossenen Tür ein Weilchen im Hemd stehn. Ich will nicht sagen, daß das unrichtig war, vielleicht war damals die Nachtruhe auf andere Weise wirklich nicht zu verschaffen, ich will aber damit Deine Erziehungsmittel und ihre Wirkung auf mich charakterisieren. Ich war damals nachher wohl schon folgsam, aber ich hatte einen inneren Schaden davon. Das für mich Selbstverständliche des sinnlosen Ums-Wasser-Bittens und das außerordentlich Schreckliche des Hinausgetragenwerdens konnte ich meiner Natur nach niemals in die richtige Verbindung bringen. Noch nach Jahren litt ich unter der quälenden Vorstellung, daß der riesige Mann, mein Vater, die letzte Instanz, fast ohne Grund kommen und mich in der Nacht aus dem Bett auf die Pawlatsche tragen konnte und daß ich also ein solches Nichts für ihn war. (Brief an den Vater)

✚ Vérifier ce qu'est un *exécuteur des hautes œuvres* – le contexte renseigne, de même la connaissance que l'on peut avoir de la vie de Kafka. Contrairement à l'*exécuteur des hautes œuvres* qui est au service de l'État, l'*exécuteur des basses œuvres* est un homme de main, un sbire au service d'associations criminelles.

✚ Revoir les concessives (*si horrible que...*)

✚ On note un flottement dans la construction de l'avant-dernière phrase : *n'en pas sortir* renvoie, du point de vue du sens, à la prison. Mais d'un strict point de vue grammatical, *en* se rapporte au *dehors*. N'oublions pas, quoi qu'il en soit, que l'on traduit du sens.

✚ En ce qui concerne la citation, la traduction proposée ci-dessous fait le choix évident de l'original (cf. aussi remarque 13-17).

13-17

✚ La première phrase de ce paragraphe est une exclamative, il manque le point d'exclamation, qui serait trop loin. La tournure française est un peu lourde (*que j'aime*

qu'il...), mais assez naturelle, en tout cas facilement identifiable et compréhensible. Il faudra trouver en allemand aussi une tournure immédiatement identifiable.

✚ Les citations extraites des *Conversations avec Kafka* ne posent pas de problème particulier. La traduction proposée ci-dessous fait le choix évident de citer l'original. L'idée de *se précipiter* dans un abîme pourrait aussi être rendue pas *sich hinabwerfen, sich hinabstürzen*:

Das Leben suchst du, suchst, und es quillt und glänzt

Ein göttlich Feuer tief aus der Erde dir,

Und du in schauerndem Verlangen

Wirfst dich hinab, in des Aetna Flammen.

Hölderlin, *Empedokles* (1801, wahrscheinlich 1797 entstanden)

Lecture

(Der Mensch, der Verlobte, die Tuberkulose)

Zürich, 30. September 1917, Sonntag

Liebste Felice vorgestern kam ein Brief von Dir. Wie, schon ein Brief, fragte ich mich, und las ihn lange nicht. Dann aber war es nur ein Brief vom 11 September, in dem Du unbestimmt von der Möglichkeit Deiner Reise sprachst und der nur deshalb so lange herumgewandert war, weil Du zu Flöhau Mähren statt Böhmen geschrieben hattest. Dadurch erklärt sich auch mein damaliges scheinbares Nichtantworten.

Heute aber, Sonntag, kamen Deine Briefe vom 24. und 26. Sept., sie kamen früh, ich öffnete sie nicht (auch ein fremder Brief war dabei und blieb uneröffnet) tagsüber war dann die Mutter hier (sie erzählte, sie habe Dich gefragt, ob ich schon in besserer Laune wäre und Du habest gesagt, das hättest Du nicht bemerkt) aber auch abends wollte ich die Briefe noch nicht lesen, sondern Dir zuerst zum Aufatmen, zu meinem Aufatmen einen Brief schreiben, der unabhängig wäre von dem was in Deinen Briefen stand. Schließlich aber nahm ich die Briefe doch vor.

Es steht in ihnen, was dort stehen mußte und was mich so beschämt, wie Du es nur begreifen könntest, wenn Du nicht das tun müßtest was Du tust und nicht so sein müßtest wie Du bist.

So wie Du mich diesmal gesehen hast, habe gleichzeitig auch ich mich gesehn, nur schärfer noch, seit langer Zeit und deshalb kann ich Dir den Anblick erklären:

Daß zwei in mir kämpfen, weißt Du. Daß der bessere der zwei Dir gehört, daran zweifle ich gerade in den letzten Tagen am wenigsten. Über den Verlauf des Kampfes bist Du ja durch 5 Jahre durch Wort und Schweigen und durch ihre Mischungen unterrichtet worden, meistens zu Deiner Qual. Fragst Du mich, ob es immer wahrhaftig war, kann ich nur sagen, daß ich keinem Menschen gegenüber bewußte Lügen so stark zurückgehalten habe oder um noch genauer zu sein, stärker zurückgehalten habe als gegenüber Dir. Verschleierungen gab es manche, Lügen sehr wenig, vorausgesetzt daß es überhaupt „sehr wenig“ Lügen geben kann. Ich bin ein lügnerischer Mensch, ich kann das Gleichgewicht nicht anders halten, mein Kahn ist sehr brüchig. Wenn ich mich auf mein Endziel hin prüfe, so ergibt sich, daß ich nicht eigentlich danach strebe ein guter Mensch zu werden und einem höchsten Gericht zu entsprechen sondern, sehr gegensätzlich, die ganze Menschen- und Tiergemeinschaft zu überblicken, ihre grundlegenden Vorlieben, Wünsche, sittlichen Ideale zu erkennen, sie auf einfache Vorschriften zurückzuführen und mich in dieser Richtung möglichst bald dahin zu entwickeln, daß ich durchaus allen wohlgefällig würde, und zwar (hier kommt der Sprung) so wohlgefällig, daß ich, ohne die allgemeine Liebe zu verlieren, schließlich, als der einzige Sünder der nicht gebraten wird, die mir innewohnenden Gemeinheiten offen, vor aller Augen ausführen dürfte. Zusammengefaßt kommt es mir also nur auf das Menschengesicht an und dieses will ich überdies betrügen, allerdings ohne Betrug.

Wende dies auf unsern Fall an, der kein beliebiger ist, vielmehr mein eigentlich repräsentativer Fall. Du bist mein Menschengesicht.

Diese zwei, die in mir kämpfen oder richtiger, aus deren Kampf ich bis auf einen kleinen gemarterten Rest bestehe, sind ein Guter und ein Böser; zeitweilig wechseln sie diese Masken, das verwirrt den verwirrten Kampf noch mehr; schließlich aber konnte ich, bei Rückschlägen bis in die allerletzte Zeit doch glauben, daß es zu dem Unwahrscheinlichsten (das Wahrscheinlichste wäre: ewiger Kampf) das dem letzten Gefühl doch immer als etwas Strahlendes erschien, kommen werde und ich, kläglich, elend geworden durch die Jahre, endlich Dich haben darf.

Plötzlich zeigt sich, daß der Blutverlust zu stark war. Das Blut, das der Gute (jetzt heißt er uns Guter) vergießt um Dich zu gewinnen, nützt dem Bösen. Dort wo der Böse, wahrscheinlich oder vielleicht, aus eigener Kraft nichts entscheidend Neues mehr zu seiner Verteidigung gefunden hätte, wird ihm dieses Neue vom Guten geboten. Ich halte nämlich diese Krankheit

im geheimen gar nicht für eine Tuberkulose, oder wenigstens zunächst nicht für eine Tuberkulose, sondern für meinen allgemeinen Bankrott. Ich glaubte es ginge noch weiter und es ging nicht. – Das Blut stammt nicht aus der Lunge, sondern aus dem oder aus einem entscheidenden Stich eines Kämpfers.

Dieser eine hat nun an der Tuberkulose eine Hilfe, so riesengroß etwa, wie ein Kind an den Rockfalten der Mutter. Was will der andere noch? Ist der Kampf nicht glänzend zuende gefochten? Es ist eine Tuberkulose und das ist der Schluß. Was bleibt dem andern übrig, als schwach, müde und in diesem Zustand Dir fast unsichtbar, hier in Zürau, an Deiner Schulter zu lehnen und gemeinsam mit Dir, der Unschuld des reinen Menschen, verblüfft und trostlos, den großen Mann anzustauen, der, nachdem er sich im Besitze der Liebe der Menschheit oder der ihm zugewiesenen Stellvertreterin fühlt, mit seinen scheußlichen Gemeinheiten beginnt. Es ist eine Verzerrung meines Strebens, das doch schon an sich Verzerrung ist.

Frag nicht, warum ich eine Schranke ziehe. Demütige mich nicht so. Auf ein solches Wort hin, bin ich wieder zu Deinen Füßen. Nur sticht mir auch gleich wieder die wirkliche oder vielmehr weit vor ihr die angebliche Tuberkulose in die Augen und ich muß es lassen. Es ist eine Waffe, neben der die fast zahllosen früher verbrauchten, von der „körperlichen Unfähigkeit“ bis zur „Arbeit“ hinauf und bis zum „Geiz“ hinunter in ihrer sparsamen Zweckhaftigkeit und Primitivität dastehn.

Im Übrigen sage ich Dir ein Geheimnis, an das ich augenblicklich selbst gar nicht glaube (trotzdem mich das bei Arbeitsversuchen und beim Denken ringsum mich in der Ferne fallende Dunkel vielleicht überzeugen könnte), das aber doch wahr sein muß: ich werde nicht mehr gesund werden. Eben weil es keine Tuberkulose ist, die man in den Liegestuhl legt und gesund pflegt, sondern eine Waffe, deren äußerste Notwendigkeit bleibt, solange ich am Leben bleibe. Und beide können nicht am Leben bleiben.

Franz

Zum Thema Tuberkulose hat Kafka schon am 14. September 1917 seinem Freund Max Brod Folgendes geschrieben:

Manchmal scheint es mir, Gehirn und Lunge hätten sich ohne mein Wissen verständigt: „So geht es nicht weiter“ hat das Gehirn gesagt und nach 5 Jahren hat sich die Lunge bereit erklärt zu helfen.

Franz Kafka, Briefe 1914-1917, S. Fischer

(Rechtschreibung und Interpunktion der Handschrift, z.B. vom 11 September statt vom 11. September)

Proposition de traduction

(Dans les citations, l'orthographe originelle est maintenue.)

Freitag, 27. Juli 1956

Dieser Jude ist ein Prophet: alles, was zehn Jahre später von Hitlers wegen¹ seinem Volk zustoßen sollte, schmerzt ihn, er fühlt es, er sieht es, seine Bücher schildern² es. Schon stößt er gegen die Wände eines endlosen Korridors³. Die Frau, die er liebt, Milena Jesenská Pollak, sollte in Ravensbrück einen jämmerlichen Tod sterben, gemäß den Gesetzen der Welt, die ihr junger Liebhaber vierundzwanzig Jahre früher vorausgeahnt⁴ und beschrieben hatte.

Die Tuberkulose, die im dunklen Büro einer Versicherungsgesellschaft an ihm nagt⁵, oder in seinem Zimmer, mitten in der gemeinsamen Wohnung der Familie, wo er ignoriert lebt, vom feierlichen Vater niedergedrückt, diesem unerbittlichen Henker, der den Frack und den Zylinder eines Scharfrichters im Staatsdienst⁶ trägt – die Tuberkulose also ist nur der harmloseste unter den Geiern, die ihn zerfressen. So grauenhaft sein Gefängnis sein mag, die Welt draußen ist für ihn noch schlimmer, und er bleibt lieber drinnen. „Man ist eben als

¹ *Wegen Hitlers.*

² *Beschreiben es / er beschreibt es in seinen Büchern.*

³ *Gangs.*

⁴ *Vorgeahnt / vorgefühlt.*

⁵ *An ihm zehrt.*

⁶ *Auch im Plural: in Staatsdiensten.*

biblische Taube ausgeschickt worden, hat nichts Grünes gefunden und schlüpft nun wieder in die dunkle Arche.“⁷

Seine Antwort auf eine Frage von Gustav Janouch finde ich herrlich: „Und Christus?“ Kafka neigte den Kopf. „Das ist ein lichterfüllter Abgrund. Man muß die Augen schließen, um nicht abzustürzen.“ Dann weiter⁸: „Ich bemühe mich, ein richtiger Anwärter der Gnade zu sein. Ich warte und schaue. Vielleicht kommt sie – vielleicht kommt sie nicht. Möglich, daß diese ruhige unruhige Erwartung schon ihr Vorbote oder sie selbst ist.“⁹

François Mauriac, „Notizen“

⁷ Brief an Milena Pollak in Wien, vermutlich 2. Oktober 1920, S. Fischer, Franz Kafka, Briefe 1918-1920, S. 354.

La traduction française à laquelle se réfère Mauriac dit *j'ai été envoyé, là où Kafka a écrit man ist.*

⁸ *Dann fügte er hinzu / dann fuhr er fort / dann ergänzte er.*

⁹ In: „*Gespräche mit Kafka. Aufzeichnungen und Erinnerungen*“ wird dieser Abschnitt eines Gesprächs zwischen Kafka und Janouch aufgezeichnet – sozusagen eine Gretchenfrage (Fischer Taschenbuch 1961, S. 184).

Ob das Gespräch wirklich stattgefunden hat und glaubenswürdig ist oder reine Erfindung, steht nicht fest – bei Janouch immer die große Frage.

On ne voit pas très bien la raison de l'imparfait *il ajoutait*, car cette conversation est clairement présentée par Gustav Janouch comme un fait ponctuel.

On peut ajouter la fin de la réponse : *Ich weiß es nicht. Doch das beunruhigt mich nicht. Ich habe während der Zeit – mit meiner Unwissenheit Freundschaft geschlossen.*